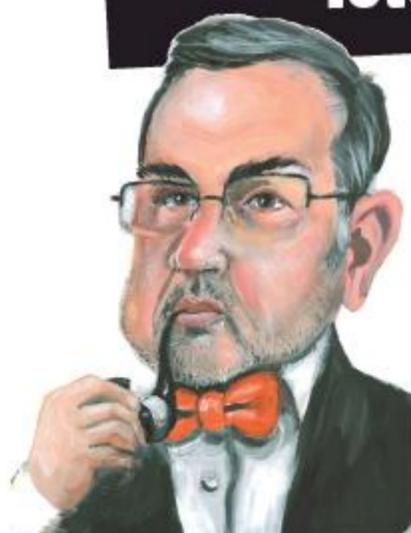


Totem et Tabite



UN CADAVRE

YANN DIENER

« Le moi du poète est un bélier qui cogne le Futur interdit. » C'est Roman Jakobson qui parle. Grand linguiste américain d'origine russe, ami de Maïakovski et de Pasternak, polyglotte, Jakobson avait appris les langues de ses pays d'exil successifs. Les éditions Allia ont eu la bonne idée de rééditer *La Génération qui a gaspillé ses poètes*, un texte fulgurant datant de 1931, dans lequel il raconte comment la révolution russe a détruit ses poètes, après s'être appuyée sur eux. C'est un livre qui nous parle d'aujourd'hui : en linguiste, Jakobson nous montre comment un langage totalitaire se forme aussi en digérant la poésie dans son acide.

La Génération qui a gaspillé ses poètes tourne autour de la figure de Vladimir Maïakovski : Jakobson cite ses premiers vers, quand l'appel révolutionnaire du poète s'adresse à tous ceux « qui étouffent et n'en peuvent plus ».

Maïakovski avait épousé l'idéal révolutionnaire jusqu'à croire que Staline pourrait l'incarner. Quand son éloge de la révolution a viré à la satire, quand il a dénoncé les bureaucrates comme des « êtres artificiels », il a été poussé au suicide. Les langages totalitaires, comme les religions, ne peuvent pas intégrer les caricatures.

De nos jours, la question se pose de nouveau avec le discours technoscientifique qui produit des intelligences artificielles, lesquelles portent l'espoir d'une nouvelle révolution aussi bien que la

On ne veut plus prendre le risque de la parole, de ses trouvailles

crainte d'une destruction de l'humanité. Pas facile d'en parler avec nuance, en se dégageant des flambées imaginaires positives ou négatives.

Tout jeune, Maïakovski avait d'abord dénigré la science, « art vain d'extraire une racine carrée par seconde », « collection inhumaine des débris pétrifiés de l'avant-dernier été ».

Et puis, dans les premiers temps de la révolution d'Octobre et de son idéal de progrès, Maïakovski avait basculé dans un futurisme fanatique : le progrès technique devait accélérer la révolution. Il est allé jusqu'à penser que la relativité d'Einstein abolirait le temps, donc la mort. Il voulait absolument écrire un télégramme au physicien. Quand Maïakovski dit ça à son ami Jakobson, le futur linguiste reste bouche bée¹.

Démultipliés dans la novlangue soviétique, les sigles et les acronymes portaient un idéal d'efficacité : on écrivait plus vite, on parlait d'une seule langue - et on faisait des économies de papier, disait Trotski. Des auteurs proches du pouvoir avaient même tenté d'écrire des poèmes composés seulement de sigles.

Et maintenant, c'est notre langue quotidienne informatisée - où abondent les sigles - qui nous fait courir le risque de parler d'une seule langue. On construit des traducteurs automatiques époustouflants, on apprend aux robots de conversation à *désambiguïser* les phrases pour pouvoir évacuer toute équivoque. On ne veut plus prendre le risque de la parole, de ses malentendus et de ses trouvailles, on veut seulement mieux communiquer, et plus vite. C'est notre moment de futurisme fanatique.

Roman Jakobson soutenait que si elle est coupée de sa fonction poétique, la langue devient un cadavre. Nous y œuvrons tous les jours en utilisant nos prothèses numériques. Et ça a des conséquences politiques : quand Elon Musk dit que le langage humain sera obsolète dans quinze ans, il est applaudi. Plus il tire sur le cadavre, plus il est écouté comme un prophète : le transhumanisme informatique est une religion plus puissante que les trois monothéismes réunis. ●

1. *La Génération qui a gaspillé ses poètes*, de Roman Jakobson, traduit du russe par Marguerite Derrida (éd. Allia).

